

---

 CHAPITRE VII.

*Détail d'une Expédition faite dans l'Isle pour en connoître l'intérieur. Suite de ce qui nous arriva jusqu'à notre départ d'Otahiti.*

ANN. 1767.  
Juillet.

APRÈS que le Contre-mâitre fut revenu à bord, il me donna par écrit le détail suivant de son expédition.

» A quatre heures du matin du samedi 25 Juin, je débarquai avec quatre Officiers de poupe, un Sergent, douze Soldats de marine & vingt-quatre Matelots tous armés; nous étions accompagnés de quatre hommes qui portoient des haches & d'autres marchandises dont nous voulions trafiquer avec les Naturels du pays, & de quatre autres chargés de munitions & de provisions. Chaque homme avoit reçu sa ration d'eau-de-vie d'un jour, & j'en avois en outre deux petits barils que je devois distribuer lorsque je le jugerois à propos.

DÈS que je fus à terre, j'appellai notre vieillard, & je le pris pour nous conduire; nous suivîmes le cours de la rivière partagés en deux bandes, qui marchèrent chacune d'un côté. Les deux premiers milles, elle coule à travers une vallée très-large, dans laquelle nous découvrîmes plusieurs habitations, des jardins enclos, & une grande quantité de cochons, de volailles & de fruits; le sol qui est d'une couleur noirâtre nous parut gras & fertile. La vallée devenant ensuite

très-étroite, & le terrain étant escarpé d'un côté de la rivière, nous fûmes obligés de marcher tous de l'autre. Dans les endroits où le courant se précipite des montagnes, on a creusé des canaux pour conduire l'eau dans les jardins & les plantations d'arbres fruitiers. Nous aperçûmes dans ces jardins une herbe que les habitans ne nous avoient jamais apporté, & nous vîmes qu'ils la mangeoient crue. Je la goûtai & je la trouvai agréable; sa faveur ressemble assez à celle de l'épinard des Isles d'Amérique appelé *Calloor*, quoique ses feuilles en soient un peu différentes. Les terrains sont fermés de haies & forment un coup-d'œil agréable; le fruit-à-pain & les pommiers sont alignés sur le penchant des collines, & les cocotiers & les bananiers qui demandent plus d'humidité, dans la plaine. Au-dessous des arbres & sur les collines, il y a de très-bonne herbe; & nous ne vîmes point de broussailles. En avançant, les sinuosités de la rivière devenoient innombrables, les collines s'élevoient en montagnes, & nous avions par-tout de grandes cimes de rochers qui pendoient sur nos têtes. Notre route étoit difficile, &, lorsque nous eûmes parcouru environ quatre milles, le dernier chemin que nous avons fait, fut si mauvais que nous nous assîmes pour nous reposer & nous rafraîchir en déjeûnant. Nous nous étendîmes sous un grand pommier dans un très-bel endroit; à peine commençons-nous notre repas que nous fûmes tout-à-coup allarmés par un son confus de plusieurs voix entremêlées de grands cris. Nous aperçûmes bientôt après une multitude d'hommes, de femmes & d'enfans qui étoient sur une colline au-

---

ANN. 1767.  
Juillet.

ANN. 1766.  
Juillet.

dessus de nous. Notre vieillard voyant que nous nous levions précipitamment & que nous courions à nos armes, nous pria de continuer à rester assis, & il alla sur le champ vers les Otahitiens qui nous étoient venus surprendre. Dès qu'il les eut abordés, ils se turent & s'en allèrent; peu de tems après ils revinrent, & apportèrent un gros cochon tout cuit, beaucoup de fruits-à-pain, d'ignames & d'autres rafraîchissemens, qu'ils donnèrent au vieillard qui nous les distribua. Je leur donnai en retour quelques clous, des boutons & d'autres choses qui leur firent bien du plaisir. Nous poursuivîmes ensuite notre chemin dans la vallée, aussi loin qu'il nous fut possible, en examinant tous les courants d'eau & les endroits qu'ils avoient arrosés, pour voir si nous n'y trouverions point de vestiges de métaux ou de minéraux; mais nous n'en découvrîmes aucune trace. Je montrai à tous les habitans que nous rencontrions le morceau de salpêtre qui avoit été ramassé dans l'Isle, mais aucun d'eux ne parut le connoître, & je ne pus point avoir d'éclaircissemens sur cette matière. Le vieillard commença à être fatigué, &, comme il y avoit une montagne devant nous, il nous fit signe qu'il vouloit aller dans son habitation; cependant, avant de nous quitter, il fit prendre à ses compatriotes, qui nous avoient si généreusement fourni des provisions, le bagage, avec les fruits qui n'avoient pas été mangés, & quelques noix de cocos remplies d'eau fraîche, & il nous donna à entendre qu'ils nous accompagneroient jusqu'au-delà de la montagne. Dès qu'il fut parti, les Otahitiens détachèrent des branches vertes des arbres voisins, & ils les placèrent devant nous

en faisant plusieurs cérémonies, dont nous ne connoif-  
 fions pas la fignification ; ils prirent enfuite quelques  
 petits fruits , dont ils fe peignirent en rouge , & ils  
 exprimèrent de l'écorce d'un arbre un suc jaune qu'ils  
 répandirent en différens endroits de leurs habillemens.  
 Le vieillard nous voyoit encore , lorsque nous nous  
 mîmes à gravir la montagne , & s'appercevant que  
 nous avions peine à nous ouvrir un paffage à travers les  
 ronces & les buiffons qui étoient très-épais, il revint  
 fur fes pas , & dit quelque chofe à fes compatriotes  
 d'un ton de voix ferme & élevé ; fur quoi vingt ou  
 trente d'entr'eux , allèrent devant nous & débarrassè-  
 rent le chemin ; ils nous donnèrent auffi en route de  
 l'eau & des fruits pour nous rafraîchir , & ils nous  
 aidèrent à grimper les endroits les plus difficiles que  
 nous n'aurions pas pû franchir fans eux. Cette mon-  
 tagne étoit éloignée d'environ fix milles du lieu de  
 notre débarquement, & fon fommet nous parut élevé  
 d'environ un mille au-deffus du niveau de la rivière  
 qui coule dans la vallée. Lorsque nous fûmes arrivés  
 en haut, nous nous affîmes une feconde fois pour nous  
 reposer & nous rafraîchir. Nous nous flattions en  
 montant que, parvenus au fommet, nous découvri-  
 rions toute l'Ifle, mais nous trouvâmes des montagnes  
 beaucoup plus élevées que celle où nous étions. La vue  
 du côté du vaiffeau étoit délicieufe ; les penchans des  
 collines font couverts de beaux bois & de villages  
 répandus çà & là ; les vallées préfentent des payfages  
 encore plus rians ; il y a un plus grand nombre de  
 maifons , & plus de verdure. Nous vîmes très-peu  
 d'habitations au-deffus de nous, mais nous apperçû-

ANN. 1767.  
 Juillet.

ANN. 1767.  
Juillet.

mes de la fumée sur les plus gandes hauteurs qui étoient à portée de notre vue, & nous conjecturâmes que les endroits les plus élevés de l'Isle ne sont pas sans habitans. En gravissant la montagne, nous trouvâmes plusieurs ruisseaux qui sortoient des rochers, & nous découvrîmes du sommet quelques maisons que nous n'avions pas remarquées auparavant. Il n'y a aucune partie de ces montagnes qui soit nue, la cime des plus élevées que nous appercevions est garnie de bois, dont je ne distinguai pas l'espèce; d'autres qui sont de la même hauteur que celle que nous avons montée, sont couvertes de bois sur les côtés, & le sommet qui est de roc est couvert de fougere. Il croît dans les plaines qui sont au-dessous, une sorte d'herbe & de plante qui ressemble au jonc; en général, le sol des montagnes & des vallées, me parut fertile. Nous vîmes plusieurs tiges de cannes à sucre grandes, d'un très-bon goût, & qui croissent sans la moindre culture. Je trouvai aussi du gingembre & du tamarin, dont j'ai apporté des échantillons, mais je ne pus me procurer la graine d'aucun arbre, dont la plupart étoient alors en fleur. Après avoir passé le sommet de la montagne à une assez grande distance, je rencontrai un arbre exactement semblable à la fougere, excepté seulement qu'il avoit 15 ou 16 pieds de haut. Je le coupai & je vis que l'intérieur ressembloit aussi à celui de la fougere. Je voulois en rapporter une branche, mais je trouvai qu'elle étoit trop incommode, & je ne savois pas d'ailleurs quelle difficulté nous essuyerions avant de retourner au vaisseau, dont je jugeai que nous étions alors fort éloignés. Dès que nous eûmes

eûmes réparé nos forces par les rafraîchissemens & le repos , nous commençâmes à descendre la montagne toujours accompagnés des naturels du pays , aux soins desquels le vieillard nous avoit recommandés. Nous dirigions ordinairement notre marche vers le vaisseau , mais nous nous détournions quelquefois à droite & à gauche dans les plaines & les vallées , lorsque nous appercevions quelques maisons agréablement situées. Les habitans étoient toujours prêts à nous donner ou à nous vendre ce qu'ils avoient ; excepté des cochons , nous ne vîmes point de quadrupèdes , & nous ne remarquâmes d'autres oiseaux que différentes espèces de perroquets , une sorte de pigeon , & beaucoup de canards sur la rivière. Tous les endroits qui étoient plantés & cultivés , avoient de grandes marques de fertilité , quoiqu'il y eût quelques parties dans le milieu qui paroissent stériles. Je plantai des noyaux de pêches , de cerises & de prunes ; je semai la graine de beaucoup de plantes potageres dans les lieux où je crus qu'elles croitroient , & des citrons , des oranges & des limons dans les terrains que je jugeai les plus ressemblans à ceux des isles de l'Amérique qui produisent ces fruits. Dans l'après-midi , nous arrivâmes à un endroit très-agréable à environ trois milles du vaisseau ; nous y achetâmes deux cochons & quelques volailles que les naturels du pays nous apprêtèrent très-bien & fort promptement. Nous y restâmes jusqu'à la fraîcheur du soir , & nous nous mîmes en marche pour retourner au vaisseau , après avoir récompensé libéralement nos guides , & les gens qui nous avoient procuré un si bon dîner. Toute notre compagnie se comporta

ANN. 1767.  
Juillet.

ANN. 1767.  
Juillet.

pendant cette journée avec beaucoup d'ordre & d'honnêteté, & nous quittâmes les Otahitiens nos amis, très-contens les uns des autres. »

Le lendemain matin, 26, sur les six heures, la Reine vint à bord, comme elle nous l'avoit promis, elle nous apportoit un présent de cochons & de volailles, mais elle retourna à terre bientôt après. Le Canonnier nous envoya trente cochons avec beaucoup de volailles & de fruits. Nous complétâmes nos provisions d'eau & de bois, & tinmes tout prêt pour remettre en mer. Plusieurs habitans que nous avions déjà vus, vinrent de l'intérieur du pays sur le rivage; par les égards qu'on avoit pour quelques-uns d'eux, nous jugeâmes qu'ils étoient d'un rang supérieur aux autres. Sur les trois heures de l'après-midi, la Reine revint sur le rivage très-bien habillée & suivie d'un grand nombre de personnes; elle traversa la rivière avec sa suite & notre vieillard, & vint encore une fois à bord du vaisseau; elle nous donna de très-beaux fruits; elle renouvela avec beaucoup d'empressement ses sollicitations, afin de m'engager à séjourner dix jours de plus dans l'Isle; elle me fit entendre qu'elle iroit dans l'intérieur du pays, & qu'elle m'apporteroit une grande quantité de cochons, de volailles & de fruits. Je tâchai de lui témoigner ma reconnoissance des bontés & de l'amitié qu'elle avoit pour moi, mais je l'assurai que je mettrois sûrement à la voile dès le matin du jour suivant: elle fondit en larmes comme à son ordinaire, &, quand son agitation se fut calmée, elle me demanda par signes quand je reviendrois. Je lui fis comprendre que

ce seroit dans cinquante jours , elle me dit par signes de ne pas attendre si long-tems , & de revenir dans trente. Comme je persistois à exprimer toujours le nombre que j'avois fixé , elle me parut satisfaite ; elle resta à bord jusqu'à la nuit , & ce fut avec beaucoup de peine qu'on parvint à la déterminer à retourner à terre. Lorsqu'on lui dit que le bateau étoit prêt , elle se jeta sur un fauteuil , & pleura pendant long-tems avec tant de sensibilité que rien ne pouvoit la calmer : à la fin cependant elle entra dans le bateau avec beaucoup de répugnance , accompagnée des gens de sa suite & du vieillard. Le vieillard nous avoit dit souvent que son fils , qui avoit environ quatorze ans , s'embarqueroit avec nous ; le jeune homme paroissoit y consentir. Comme il avoit disparu pendant deux jours , je m'informai de lui dès que je ne le vis plus ; son pere me fit entendre qu'il étoit allé dans l'intérieur de l'Isle voir ses amis , & qu'il reviendrait assez à tems pour notre départ ; nous ne l'avons jamais revu , & j'ai des raisons de croire que , lorsque le moment de mettre à la voile approcha , la tendresse du vieillard avoit succombé , & qu'afin de conserver son enfant près de lui , il l'avoit caché , jusqu'à ce que le vaisseau fût parti.

LE lundi 27 , à la pointe du jour , nous démarrâmes , & j'envoyai en même-tems à terre le grand bateau & le canot , afin de remplir quelques - unes de nos pièces d'eau qui étoient vuides. Dès qu'ils furent près de la côte , ils virent avec surprise tout le rivage couvert d'habitans ; & doutant s'il étoit prudent de débarquer au milieu d'un si grand nombre d'Otahitiens ,

ANN. 1767.  
Juillet.

ils étoient prêts à s'en revenir au vaisseau. Dès que les Indiens s'en apperçurent, la Reine s'avança, & les invita à descendre. Comme elle conjecturoit les raisons qui pouvoient les arrêter, elle fit retirer les naturels du pays de l'autre côté de la rivière. Pendant que nos gens allèrent remplir les tonneaux, elle mit dans le bateau quelques cochons & des fruits; &, lorsqu'ils y rentrèrent, elle vouloit à toute force revenir avec eux au vaisseau. L'Officier cependant qui avoit reçu ordre de n'amener personne, ne voulut pas le lui permettre: voyant que ses prières étoient inutiles, elle fit lancer en mer une double pirogue conduite par ses Indiens. Quinze ou seize autres pirogues la suivirent, & elles vinrent toutes au vaisseau. La Reine monta à bord; l'agitation où elle étoit l'empêchoit de parler, & sa douleur se répandit en larmes. Après qu'elle y eut passé environ une heure, il s'éleva une brise; nous levâmes l'ancre & nous mîmes à la voile. Dès qu'elle s'apperçut qu'elle devoit absolument retourner dans sa pirogue, elle nous embrassa de la manière la plus tendre, en versant beaucoup de pleurs; toute sa fuite témoigna également un grand chagrin de nous voir partir. Bientôt après nous eûmes calme tout plat, & j'envoyai les bateaux en avant pour nous touer; toutes les pirogues des Otahitiens revinrent alors près de notre bâtiment, & celle qui portoit la Reine s'approcha des mantelets de la sainte-barbe, où ses gens l'attachèrent. Quelques minutes ensuite, elle alla dans l'avant de sa pirogue, & s'y assit en pleurant sans qu'on pût la consoler. Je lui donnai plusieurs choses que je crus pouvoir lui être utiles, & quelques autres pour sa parure; elle les

reçut en silence, & sans y faire beaucoup d'attention. A dix heures, nous avions dépassé le récif, il s'éleva un vent frais ; nos amis les Orahitiens & sur-tout la Reine, nous dirent adieu pour la dernière fois, avec tant de regrets & d'une façon si touchante, que j'eus le cœur ferré, & que mes yeux se remplirent de larmes.

ANN. 1767.  
Juillet.

A midi, le mouillage d'où nous étions partis nous restoit au S. E.  $\frac{1}{2}$  E. à douze milles de distance, il est situé au 17<sup>d</sup> 30' de latitude S., & au 130<sup>d</sup> de longitude O., & je lui ai donné le nom de *Havre de Port-Royal*.

